



Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM

Les Cahiers ALHIM
Reseñas

Luis Martínez Andrade *Religion sans rédemption : Contradictions sociales et rêves éveillés en Amérique Latine*, Paris, Van Dieren, 2015, 203 p.

Alain Loute



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/alhim/5382>
ISSN : 1777-5175

Éditeur

Université Paris VIII

Ce document vous est offert par Université catholique de Louvain



Référence électronique

Alain Loute, « Luis Martínez Andrade *Religion sans rédemption : Contradictions sociales et rêves éveillés en Amérique Latine*, Paris, Van Dieren, 2015, 203 p. », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM* [En ligne], Reseñas, mis en ligne le 09 décembre 2015, consulté le 04 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/alhim/5382>

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2020.



Amérique latine Histoire et Mémoire está distribuido bajo una Licencia Creative Commons Atribución-NoComercial-SinDerivar 4.0 Internacional.

Luis Martínez Andrade *Religion sans rédemption : Contradictions sociales et rêves éveillés en Amérique Latine*, Paris, Van Dieren, 2015, 203 p.

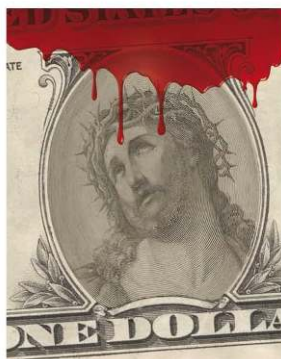
Alain Loute

Luis Martínez Andrade

**Religion
sans rédemption**

Contradictions sociales
et rêves éveillés en Amérique latine

Préface de Michael Löwy



VAN DIEREN ÉDITEUR

- 1 Dans son ouvrage *Religion sans rédemption, Contradictions sociales et rêves éveillés en Amérique Latine*, Luis Martínez Andrade offre une synthèse originale et rigoureuse de différents corpus critiques : marxismes (Benjamin, Gramsci, Löwy, etc.) philosophie de la libération (Dussel), post-colonialisme, géopolitique de la connaissance, (Mignolo) Subaltern Studies, théologie de la libération (Boff, Betto, etc.), etc. Loin d'un simple exposé érudit et encyclopédique, cet ouvrage entend collaborer activement au renouvellement d'une théorie critique vivante.
- 2 Un fil conducteur relie les cinq essais qui composent cet ouvrage, à savoir la volonté de penser la « colonialité ». Ce concept a été initialement proposé par Anibal Quijano. On peut le rapprocher également de la « matrice coloniale du pouvoir », un concept développé par Walter Mignolo. La colonialité désigne les rapports de pouvoir de type colonial. L'intérêt de ce concept est qu'il ne borne pas l'étude du rapport colonial aux périodes historiques d'occupation et d'administration de territoire. Dans une période « post-coloniale », les rapports de pouvoir coloniaux persistent. L'exercice du pouvoir, l'économie, le savoir, la culture restent marqués par le rapport colonial, c'est ce que désigne la colonialité du pouvoir, du savoir, et du faire. Ce projet de penser la colonialité se décline dans l'ouvrage en deux moments. Une première partie de l'ouvrage développe une critique épistémologique de la colonialité. Une seconde partie propose une critique éthico-politique de la colonialité, en repensant ce que pourrait être une praxis de libération des rapports de pouvoir coloniaux.

Penser la colonialité

- 3 Les deux premiers chapitres proposent une analyse critique du lien entre capitalisme, modernité et eurocentrisme. Le premier propose une analyse plus globale de ce lien, tandis que le deuxième s'attache à un objet spécifique qui permet d'illustrer l'actualité de celui-ci. Dans le premier, Martínez Andrade revient sur une littérature foisonnante d'auteurs latino-américains pour dénoncer ce qu'il considère comme plusieurs mythes et narrations occidentales. Entre autres éléments, il mobilise Enrique Dussel pour soutenir que la modernité n'est en rien un phénomène intra-européen ; « la modernité est intimement liée au processus de colonisation de l'Amérique Latine et des Caraïbes » (p. 31). La naissance de la subjectivité moderne doit être mise en relation intrinsèque avec la négation d'une altérité, celle du monde indigène. Plutôt que l'*ego cogito*, c'est l'*ego conquiro* qui inaugure la modernité. Outre la mise en avant de cet « oubli » du lien entre modernité et colonialité, Martínez Andrade défend l'idée que les sciences sociales ont été dès l'origine eurocentriques. Elles ont été développées pour résoudre des problèmes typiquement européens. La colonialité du pouvoir doit dès lors être comprise également comme une forme de colonialité du savoir.
- 4 Le deuxième chapitre illustre l'actualité et la pertinence du concept de colonialité en proposant l'analyse d'un objet spécifique : les centres commerciaux. Pour Martínez Andrade, les *malls* constituent des lieux où se reproduisent les rapports coloniaux : « dans le centre commercial, nous pouvons rencontrer les signes de l'impérialisme (les marques et les logos du capital transnational) du récit colonial. Les marchandises et les produits qui non seulement désignent des statuts sociaux mais expriment, en même temps, une inégalité structurelle entre nations » (p. 83). Loin d'être un objet d'analyse anecdotique, le *mall* participe « à la configuration symbolique de l'imaginaire social et d'autre part, il renforce l'influence du capital international sur la quotidienneté des sujets » (p. 99).

Praxis de libération et utopie

- 5 Le propos du livre ne se limite pas à proposer une analyse de la colonialité du pouvoir en déconstruisant certaines visions du monde eurocentriques et en proposant une analyse des phénomènes de distinction sociale, culturelle mais aussi civilisationnelle (p. 81) qui se produisent à travers le *mall*. Une deuxième partie éthico-politique se donne comme objectif de penser des praxis de libération de ces rapports coloniaux. Trois chapitres s'y consacrent à travers une analyse de la fonction utopique que peut jouer la religion, une relecture de philosophies politiques contemporaines et enfin un retour sur l'actualité de la théologie de la libération.
- 6 Le chapitre 3 propose une analyse de la religion à partir d'une relecture du *Principe espérance* de Ernst Bloch. Martínez Andrade défend l'idée d'une « pertinence et une actualité » (p. 145) du principe espérance. Pour lui, la fonction utopique est un principe anthropologique et métaphysique impérissable. Elle joue également un rôle essentiel dans les mouvements sociaux. Martínez Andrade fait sienne la distinction posée par Bloch entre deux manières d'aborder la religion. Cette dernière peut être considérée « 1) comme productrice des images désidératives qui consolident l'aliénation et, 2) comme "latence salvatrice" qui mobilise les sujets contre la misère du monde » (p. 119). Il rapproche également cette distinction de l'opposition que Enrique Dussel (1977) opère entre la « religion infrastructurelle », la religion abordée dans son moment idéologique, et la « religion superstructurelle », la religion « en tant que *praxis* de libération » (p. 132). Cette réflexion se poursuit et s'étend à la philosophie politique dans le chapitre 4. Plus précisément, Martínez Andrade s'intéresse à Enrique Dussel, Leonardo Boff et Slavoj Žižek. Dans le dernier chapitre, l'auteur revient sur la théologie de la libération. Il montre le rôle essentiel que cette dernière a joué tant comme discours critique que comme perspective émancipatrice. L'intérêt de ce chapitre est qu'il ne se limite pas à un aperçu historique de la théologie de la libération. Il en montre l'actualité et les développements récents, démontrant de manière convaincante que cette dernière reste bien vivante et « en mouvement », pour reprendre une expression de Martínez Andrade. Entre autres choses, soulignons la prise en compte du défi écologique au sein de la théologie de la libération
- 7 Au final, nous ne pouvons que recommander vivement la lecture de l'ouvrage de Martínez Andrade. Il a le mérite fondamental de rendre accessible à des lecteurs de langue française nombre d'auteurs et de théories latino-américains qui ne reçoivent pas toujours l'attention qu'ils méritent. Par ailleurs, si le propos de Martínez Andrade se veut résolument *critique*, il ne tombe à aucun moment dans la caricature ou la radicalité aveugle. Ainsi, si Martínez Andrade dénonce certains récits hégémoniques de la modernité et leur supposée universalité, il ne tombe jamais dans le relativisme ou l'anarchisme épistémologique. Autrement dit, il ne s'agit pas de tomber dans une forme épistémique du « choc des civilisations » qui jouerait une vision du monde contre une autre, mais bien au contraire d'entamer et de poursuivre un échange critique. Sur ce point, la pratique des philosophes de la libération est exemplaire :

La philosophie de la libération, depuis son lieu d'énonciation, a assimilé les apports théoriques de la pensée, qu'elle soit d'Europe occidentale ou arabo-musulmane, chinoise et de l'Afrique subsaharienne. De plus, cette philosophie a non seulement amorcé un dialogue Sud-Sud, elle a également établi un débat Nord-Sud, grâce aux

courants critiques de ces régions géo-épistémiques, ce qui témoigne de sa globalité et de son universalisme transmoderne (Dussel, 2002 : 64).

- 8 D'autre part, si Martínez Andrade souligne le fait que la totalité reste une notion critique valable (p. 66), il ne nie pas la difficulté épineuse de l'articulation des luttes. Les pages qu'il consacre à Leonardo Boff à ce sujet sont très intéressantes, Boff défendant l'idée que « chaque oppression spécifique réclame une pratique de libération particulière. Cependant, il ne faut pas oublier l'oppression fondamentale, qui est socio-économique » (Boff, 1994). Martínez Andrade va même jusqu'à relever des critiques interne qui traversent la philosophie et la théologie de la libération, preuve s'il en fallait que celle-ci est bien une pratique théorique vivante et non un corpus doctrinaire et figé. Entre autres critiques, il relève les critiques adressées par Marcella Althaus-Reid. Selon cette dernière, la philosophie de la libération serait marquée par une forme de sexisme : la théologie de la libération aurait essentialisé la figure du pauvre, en en faisant un « pauvre asexué ». Elle critique également Dussel qui, selon elle, « considère que l'homosexualité et le lesbianisme sont des ennemis du projet de libération, faisant partie de ce qu'il décrit comme le projet individualiste auto-érotique d'une Totalité hégémonique » (Althaus, 2000).
- 9 Nous voudrions terminer en soulevant une question. Comme nous l'avons évoqué, Martínez Andrade souligne la fonction utopique que peut jouer la religion. Abordée comme « religion infrastructurelle », elle peut contribuer à constituer une utopie concrète capable de mobiliser les acteurs dans une praxis de libération. Martínez Andrade écrit également que « Ce qui est décisif pour Boff (2004 : 188), ce ne sont pas les religions, mais la spiritualité qui leur est sous-jacente » (p. 129). La religion semble donc être abordée comme un contenu de sens capable de motiver et de donner à penser des possibles, à raviver « des potentialités inaccomplies » comme écrit Ricœur. Faut-il entendre que l'auteur définit essentiellement la religion comme discours, symbole et récit ? N'est-ce pas une manière restrictive de concevoir la religion ? N'aurait-il pas fallu également développer une analyse sociologique des logiques d'acteurs et des institutions qui organisent les pratiques religieuses ? Ce dernier point nous semble d'autant plus important que la théologie de la libération ne s'est jamais limitée à produire des corpus de textes. A travers les communautés ecclésiales de base, n'a-t-elle pas également contribué à inventer une autre manière de vivre, d'agir et de se structurer ?

INDEX

Mots-clés : Théorie, essai, colonialité, utopie, Luis Martínez Andrade

AUTEUR

ALAIN LOUTE

Université Catholique de Lille